2e Année. — N° 41. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 13 Avril 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8
Amérique, Brésil	15	8
Australie, etc.	16	9

On s'abonne au bureau du journal 6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE ou en envoyant (*franco*) un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez tous les libraires.
L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.
A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 41 de l'Avenir.

AVIS

A PARTIR DU 1er MAI PROCHAIN, LES BUREAUX DU JOURNAL L'AVENIR SERONT TRANSFÉRÉS RUE BREDA, 22

L'administration ne faisant jamais de traite sur les abonnés, ils sont priés de vouloir bien adresser le montant de leur abonnement en mandat sur Paris, bon de poste ou timbres-poste à l'adresse du directeur du journal.

Paris, le 13 Avril 1865

ESSAI D'UN ESPRIT
SUR LA
PRÉFACE DE JULES CÉSAR
ET SUR LES DIVERSES CRITIQUES QUI EN ONT ÉTÉ FAITES

Médium : M. ALFRED DIDIER

I.

Avant de commencer l'examen minutieux de la préface de l'histoire de César par l'Empereur, examinons-la d'un seul coup d'œil et comprenons son but.

Napoléon III relève César comme âme et comme cœur : l'harmonie de l'intelligence suprême s'allie avec la suprême hauteur du sanglant vainqueur de Vercingétorix. C'est là une idée philosophique, noble, qui s'appuie bien plutôt sur le rôle divin que la Providence semble prêter à certains hommes que sur leur côté purement humain.

L'étude simple du cœur humain nous fait voir chez l'homme des contrastes singuliers de vices et de vertus, de grandeurs et de cruautés que la gloire et la majesté du temps ne confondent pas heureusement. L'Empereur fait intervenir ici César comme un être, un génie providentiel. Là n'est pas la question. L'histoire sévère et positive ne doit être qu'une suite d'actions écrites ; elle doit, non pas scruter les intentions premières d'un grand homme, mais ses actions visibles, palpables et telles que tous pourraient les raconter sans l'éblouissement de la gloire et sans parti pris de passion philosophique ou politique.

Il s'agit d'opter entre la philosophie de l'histoire et l'histoire des faits. L'opinion d'un seul ne peut et ne doit pas prévaloir dans l'histoire ; elle seule doit instruire, elle seule doit persuader avec son éloquence. Si l'historien élève trop haut son héros, il oublie l'histoire ; s'il l'abaisse trop, il l'oublie également.

C'est une étude séduisante en effet, que celle de fouiller dans la personnalité d'un homme tel que César les intentions généreuses de certaines actions de sa vie et de faire oublier l'homme qui croyait tant à sa fortune.

N'est-ce donc pas assez que cette grandeur heureuse du conquérant des Gaules et faut-il revenir à Montesquieu qui, lui, plus positif, rattachait les faits particuliers à une cause générale? était-ce la Providence dont il voulait parler ? Peut-être peut-on l'interpréter ainsi.

Montesquieu, cependant, n'avait pas grand intérêt à faire intervenir la Providence dans les accidents humains qui, quoi qu'on dise, sont presque toujours des surprises pour la majorité des moutons de Panurge.

Croyons mieux que Montesquieu, ici, proclamait hautement la marche forcée d'une idée générale, et par suite nous idéaliserons, non pas des hommes, parce qu'ils étaient César ou Alexandre, mais des idées encore bien supérieures à eux et dont ils ont su profiter.

L'élévation de César est un effet et de sa supériorité, et de l'anéantissement de la liberté ; cependant, comment se fait-il qu'un homme si forcément utile et si rigoureusement providentiel ait été assassiné en plein sénat par les représentants de la liberté ? Pourquoi la mort de César serait-elle un effet moins grand d'une cause moins grande que celui de son élévation?

Est-ce seulement le succès définitif qui l'aurait complétement olympianisé ???

Nous ne saurions ici douter de la Providence. Que n'a-t-on dit de la mort de César ! les prodiges et les comètes l'ont annoncée ; la nature elle-même s'en mêlait ; reste à savoir si la Providence daignait l'approuver.

Le fait est que César mourut en plein sénat, au milieu de Rome entière hésitant encore entre sa fatigue d'être libre et les appels de la liberté.

Je ne sais rien de plus providentiel qu'un homme à l'apogée et qui tombe tout à coup.

Il est vrai que l'immortalité intellectuelle l'attendait après sa mort; mais ce n'est là qu'une gloire humaine, où le bien seul triomphe et dans l'historien et dans le législateur.

L'homme divin commence là où son ambition hu-

FEUILLETON DE L'AVENIR

VARIÉTÉS SPIRITES

Visions d'un Psychologue.

M. Chardel dans son *essai de Psychologie* (1838) raconte ce qui suit :

« J'ai souvent, dans mes rêves, conversé sciemment avec des personnes mortes. J'ai connu M. N***, ancien oratorien; il se noya, et son corps fut retrouvé dans la Marne. Quelque temps après, je le vis, pendant mon sommeil, et lui demandai s'il s'était suicidé.

Oui ! — me répondit-il, — j'étais vieux ; ma vie était devenue un pénible fardeau ; je m'en suis débarrassé.

Je m'efforçai de le retenir pour lui faire d'autres questions, car je sentais qu'il voulait m'échapper ; mais il s'enveloppa dans un nuage et disparut.

En 1842, le choléra enleva un de mes amis; peu après, il m'apparut en songe, et vint pour m'embrasser. Je lui serrai la main, en lui demandant comment il se trouvait dans l'autre monde. Il ne répondit rien et disparut dans un nuage comme M. N***.

J'avais été lié avec une demoiselle, morte depuis longues années; je la voyais dans mon sommeil, et quelquefois avec des circonstances fatigantes. Une nuit, entr'autres, je la reconnus au milieu des étreintes d'un cadavre qui me pressait dans ses bras.

Vous êtes une méchante ! — lui dis-je; vous savez que je dors, et vous profitez de mon sommeil pour me tourmenter. — Elle disparut de suite, je ne l'ai pas revue ! »

L'Italienne et l'Anglais Cassio Burroughs.

M. Cassio Burroughs était un des plus beaux hommes de Londres — dit Aubrey, cité par M. Delrieu, — d'une valeur brillante, mais singulièrement hautain et un peu bretteur. Il devint l'amant d'une charmante Italienne qui se trouvait en Angleterre, où elle mourut.

Un soir, quelque temps après la mort de sa maitresse, M. Burroughs, étant dans une taverne, se vanta publiquement de son ancienne liaison; c'était violer une promesse qu'il avait faite au lit de mort de la dame, dont il avait juré de ne jamais révéler la faiblesse.

L'indiscrétion était à peine commise que l'ombre de la belle Italienne lui apparut, et ce phénomène se reproduisit dorénavant dans ses orgies de cabaret. M. Burroughs déclare que la vue du fantôme était précédée d'un frisson terrible (1) qui le surprenait au milieu des fumées du vin, et faisait vibrer comme des cordes toutes les parties osseuses ou molles de sa tête.

Plus tard, il fut tué en duel ; l'Italienne se montra à son amant, le matin même de la catastrophe !

(1) Ce frisson, qu'on peut appeler le frisson médianimique, est bien connu de tous ceux qui se livrent aux évocations. Cependant son influence est loin d'être pénible quand les Esprits appelés sont sympathiques au médium et à l'évocateur.

Prédiction. — Mort de Ganganelli (1).

Une paysanne, du village de Valentano, diocèse de Montefiascone, nommée Bernadine Renzi, tout à fait dénuée des connaissances élémentaires d'écriture et de lecture, prédit la mort pour le mois de septembre 1774, avant l'équinoxe, du pape Clément XIV, au moment où ce souverain pontife abolissait l'institution des jésuites.

Le fait se vérifia, et Ganganelli, comme on le sait, mourut le 22 septembre 1774, à huit heures du matin.

Bernardine, enfermée en ce moment au couvent de Montefiascone, alla trouver la supérieure et lui dit :

» Faites prier pour le saint-Père ; il est mort !

(1) *Nouvelles Considérations sur les Oracles*, par Th. Bouys, sur la prière duquel, en 1804, le cardinal Maury, évêque de Montefiascone, avait visité la prophétesse Bernardine Renzi, qui avait confirmé la relation précitée qui était, du reste, de notoriété publique.

maine se trouve arrêtée, et il est justement divin au moment où il cesse d'être providentiel.

Il est très-moral de croire que les grandes causes produisent de grands effets; le meurtre de César est un grand effet d'une grande cause, la liberté! et nous croyons à cette grande cause, de tous temps. Bien avant César, Marius et Sylla auraient pu asservir la république! ils l'ont presque fait; mais la liberté a continué. Elle n'a pas survécu à César, parce que Rome était lasse de la liberté; les hommes providentiels ont alors un singulier rôle, s'ils apparaissent juste au moment des décadences d'un peuple. Il s'agit de savoir si réellement la fortune ne les aide pas un peu. Nous, nous croyons de tout cœur aux tempêtes et aux ouragans politiques, et quand les Césars crient, au milieu de la tourmente: Conduis-moi au rivage, pilote! tu portes César et sa fortune! c'est qu'ils croient beaucoup à la conduite de leur sang-froid et au courage de leur ambition.

II.

La critique de M. de Sacy.

M. de Sacy, tout en laissant le premier rang à Napoléon III, remue l'histoire avec habileté et si, l'Empereur parfois donne à César des pensées que l'histoire ne lui donne pas toujours, M. de Sacy l'attribue à la grandeur de vues et d'âme de l'auguste souverain. C'est une grande témérité que de croire à l'exagération de Tacite; c'est une grande faute également que de regarder César comme le libérateur et le vengeur de la démocratie romaine, que M. de Sacy, sans y penser sans doute, traite en terminant de vile et comme étant composée d'aventuriers de toutes les nations.

César est donc monté soutenu par les vétérans de Marius et les gladiateurs du cirque Maxime. De deux choses l'une: ou César est un vengeur d'aventuriers remués un instant par Catilina et Lentulus, ou il est le vengeur de l'humanité.

Où était donc alors le vrai monde romain, sinon dans les vieilles familles des Marcellus, des Scipion et des Emile? Que de choses il y aurait à dire sur les peuples qui perdent leur noblesse! mais ce serait nous écarter de notre sujet et oublier un peu trop César.

César le savait bien, du reste; âme trop élevée, trop noble, il lui répugnait de dominer sur une multitude uniquement démocratique, et sa lutte à lui, sa vraie lutte, c'était la lutte avec ces triomphateurs qui avaient agrandi Rome, en un mot, avec les vrais Romains.

César commence le premier à s'appuyer sur des légions étrangères, et, pour opprimer la vraie Rome, qui était la Rome noble, il aurait enrôlé des esclaves ibériens, gaulois, mêlés aux vieux fidèles du sauvage Marius.

Mais tous ces aperçus ne sont rien pour M. de Sacy, c'est un galant historien qui n'aime pas le sang, et à peine même daigne-t-il jeter les yeux sur la mort de Brutus, de Cassius, et de Caton, qui au fond, je suis sûr, lui semblent de vieux fous fanatiques.

Il ferme également les yeux sur la masse libérale étouffée, cernée, traquée par les triumvirs auxquels César avait le premier montré le moyen d'asservir la République.

César, donc, comme tous les maîtres d'une nation, a son appui dans le peuple, son ennemie dans la noblesse.

N'est-ce pas du reste tout l'empire romain, que cette longue suite de vieux citoyens humiliés et honnis? le génie même de la nation ne s'est-il pas étouffé dans le servage et la honte? Que fallait-il donc à la vitalité de ce peuple; la conquête, toujours la conquête? Oui, et la liberté! Que m'importe si le peuple était un composé d'esclaves et de serfs! Rome était d'abord en dehors d'eux; plus tard, des Gracques seraient survenus, des Marius qui auraient, eux à leur tour, relevé la cause populaire.

Mais, à Rome aussi aussi bien que chez les autres peuples, relever le peuple, c'est relever la bassesse, et la bassesse élève à son tour une idole. C'est l'histoire de bien des États divisés entre peuple et aristocratie, et la fin des débats est toujours la tyrannie, tyrannie d'autant plus triomphante qu'elle venge et élève la multitude contre ceux que les talents, le travail, l'activité avaient fait nobles et premiers citoyens.

Et même, ne voyons-nous pas à Rome des simples, des humbles, parvenir au plus haut point de la gloire par leurs services et leur courage? témoin Marius, dont nous parlons, et tant d'autres.

Pour conclure, nous dirons: Il ne faut pas faire de César un héros, proche parent des héros de Scudéry, sous prétexte de fouiller l'histoire. L'histoire est un fragment énorme d'un monument en ruines; n'en prenons que ce que nous sommes sûrs de comprendre; ne cherchons pas des détails sur la sculpture de César, son type est assez grand par lui-même pour satisfaire les artistes penseurs; ne lui prêtons rien que ce qu'il a fait et, dans la louange comme dans le blâme, ne nous écartons jamais du connu, surtout lorsque nous étudions sa personne. C'est un héros, et par cela même plus homme et plus indéfinissable que la plupart des hommes.

III.

La critique de Mme G. Sand.

Notre devoir, après la critique que nous avons faite sur l'œuvre de l'éminent auteur de César, est de critiquer également l'appréciation de Mme G. Sand.

G. Sand — nous en avons dit deux mots à propos du jugement de M. de Sacy — a fait une critique qui n'est pas assez sérieusement historique. Son portrait n'est plus un bas-relief de la colonne Trajane; c'est un camée poli, tel que devait en porter le somptueux César.

Les passions de César: voilà le vrai titre de sa peinture. En effet, une vie factice anime encore, dans le style de Mme Sand, ce bronze vivant que l'on appelait César: le débauché sans ivresse, l'ami sans cœur, le voluptueux sans plaisir; l'homme qui marchait comme l'aigle dans les airs, ne s'abattant que sur des proies, en orgie, en amitié, en amour! Plus on juge un homme élevé, il me semble, plus la philosophie doit être large, exempte de toute banalité à son égard. Les contrastes de César, n'est-ce pas un admirable thème que celui-là et faut-il, jusqu'au dernier soupir du héros égorgé, n'interpréter sa dernière parole: *Et tu quoque, Brutus*; que comme une suprême supercherie, une dernière caresse à l'ami rebelle.

Nous croyons plus à l'harmonie d'une nature telle que César, et plus nous croyons à ses vices, plus nous croyons à ses vertus; Romain, tel il devait être: vertueux et vicieux. De même que Brutus meurt en blasphémant, après avoir tant combattu pour la justice, de même César concilie en lui la grandeur du vice et la grandeur de la vertu.

Donner de l'honneur, de la supériorité morale à des héros imaginaires et idéals, c'est un art que Mme Sand possède au suprême degré, mais en dépit de l'art nous aimons également les types qui ont vécu, les hommes qui ont paru, les hommes qui ont vaincu: « *Veni, vidi, vici*, » les hommes, en un mot, qui inspirent les historiens, les artistes, les poètes, les philosophes.

En effet, l'homme qui nous intéresse dans César, c'est César lui-même, c'est l'ensemble même du héros.

A ce sujet, je crois avoir vu rarement l'art réaliser d'une manière aussi exacte la figure de César, que la statue de Clésinger il y a un an à peine. C'était une œuvre fine, élégante, nerveuse, où l'esprit ne diminuait pas la grande tournure, et où l'on trouvait réunies la domination et l'affabilité.

Nous croyons qu'attaquer une aussi grande figure par les détails est une erreur; la figure de César plus que toute autre doit être mesurée avec justesse, et plus l'homme faible, ambitieux, cauteleux, se fait jour, plus on doit le considérer sous un côté purement humain, sans chercher en lui cette perfection chrétienne, les vertus des Roland et des Charlemagne, vertus que le vieux monde romain ne nous présente jamais. Rome a pour vertu principale: le positif; ses armes sont sûres et meurtrières; l'épée des légionnaires a ouvert le monde à Rome; ses lois sont inflexibles; ses conquêtes lui rapportent, ses plus grands ennemis sont les puissances riches. En quoi César est-il plus rapace, plus avide que les Romains eux-mêmes? si l'on tourne même outre mesure ses qualités en vices, que peut-il lui rester et comment peut-on admettre aussi rigoureusement sa main de fer, quand plus tard nous verrons les triumvirs couverts du sang des plus illustres têtes de Rome? Donner trop de vices à César, trop d'infamie à sa vie, ce n'est plus en faire un homme, c'est en faire un prédécesseur de Tibère, de Néron et de Caligula, et le bon sens réprouve cet odieux rapprochement. Et pourquoi, du reste, refuser la moitié de la vie à cette vitalité effrayante; c'est-à-dire les passions vraies; Mme Sand ne donne à ce phénomène d'activité (*monstrum activitatis*), qu'une immense agitation intellectuelle basée sur ce mobile unique, le despotisme. Or, la vie de César nous montre à chaque instant des exemples d'un homme téméraire, audacieux, où l'âme l'emporte, où la passion brille, où la gloire se montre tout entière.

A quoi bon abaisser cette grande âme et cette grande intelligence, aussi capable, selon nous, de supporter la mauvaise fortune que Vercingétorix ou qu'Annibal, et si nous n'en faisons pas un dieu, faisons mieux, admirons-le comme un homme, et rendons à César ce qui appartient à César.

LAMENNAIS.

Pour copie conforme :

ALFRED DIDIER.

INFLUENCE
DU
SPIRITISME SUR L'HISTOIRE.

Nous avons déjà exprimé, à propos de la belle préface de *Jules César*, comment nous concevions la véritable philosophie de l'histoire qui se résout en définitive dans la providence de Dieu, envoyant des âmes choisies aux moments solennels, dirigeant le cours des événements, et conduisant les actes libres des hommes au but marqué par ses desseins. Nous avons expliqué comment, par la distribution providentielle des âmes, les fins de Dieu étaient atteintes tôt ou tard, sans que la liberté des créatures fût violée.

Aujourd'hui, certainement ce sujet grandira, nous allons faire voir quelle influence légitime nos doctrines exerceront à l'avenir dans la rénovation historique qui se prépare.

En histoire il s'était formé, depuis un siècle, une secte qu'on a appelé le *criticisme*, et quelle était sa règle, d'après un de ses coryphées les plus avoués?

« Ne pas s'abandonner aveuglément à la croyance, » interpréter selon le bon sens, retrancher dans les » écrits des anciens historiens tout ce qui nous paraît » affecter les formes de la légende et de la poésie, » réduire toutes les exagérations et les bizarreries aux » proportions dans lesquelles on trouvera la limite de » ce qui peut être créé et admis. » Telle est la règle contre laquelle on ne saurait faire trop de réserves et de protestations. C'est la fausse école historique de nos jours qui l'a émise, et qui compte dans son sein les Niébuhr, les Beaufort, les Renan. Creusons en effet cette maxime dans toutes ses profondeurs et faisons-en voir les dangers. Qu'est-ce qui sera juge de la limite au delà de laquelle un événement, même attesté par les historiens les plus grands, ne devra plus être cru? Évi-

demment, c'est là raison et le bon sens de l'historien particulier; c'est, nous ne craignons pas de le dire, créer l'arbitraire en histoire ; ainsi un historien sera tout à fait matérialiste ou athée, ou naturaliste, il n'admettra aucun récit (et ils sont nombreux dans tous les temps) qui dépasse sa conception mesquine de l'univers. Ce critique ne reconnaît pour cause des événements que des causes toutes humaines, dérivant de la juste position des peuples et de la juste position des hommes. Un autre, au contraire, disciple de Bossuet et de Herder, admet l'ordre providentiel dans les sociétés humaines et, par conséquent, l'intervention de Dieu dans les choses d'ici-bas; mais, entre ces deux opinions tranchées, que de nuances, que de variétés, que de divergences! de telle façon que l'histoire qui se fonde surtout sur les mouvements de la civilisation, sur le témoignage des contemporains, sur les écrivains qui ont pu les recueillir, ne sera plus qu'un roman arrangé selon les convictions de nos modernes critiques, et qu'on n'aura plus, à proprement parler, l'histoire des Romains, des Grecs, des Égyptiens d'après les traditions, mais bien l'histoire romaine, grecque ou égyptienne de MM. Niéburrh, de Beaufort, Renan. Denys d'Halicarnasse, Hérodote, Diodore de Sicile seront taxés de naïveté et de crédulité grossières, et la fausse école historique que nous dénonçons, et qui, à notre avis, n'a fait qu'estropier l'histoire, ne s'arrête pas même à ces auteurs, elle étend son dédain transcendant jusque sur Polybe, Tite-Live, Tacite Fabius Pictor. Voici ce qui découle de la maxime que nous venons de citer! Dès qu'un fait, même attesté et cru de tout un peuple et incompréhensible pour nos *aristarques* (et comme l'intelligence de chacun est plus ou moins faible, on voit combien est large la part de mutilation) ils ne prennent pas seulement la peine de l'examiner, ils n'en tiennent absolument aucun compte, le déclarent *à priori* impossible ; et si ce fait est certifié par des témoins, quelquefois par toute une nation qui a reçu leur témoignage, ils n'hésitent pas à dire que les témoins et leurs croyants sont atteints d'une hallucination collective, et ils ne s'aperçoivent pas, les aveugles qui parlent toujours de fables légendaires, que ce sont eux qui sont les véritables hallucinés. Eh! quoi! vous rejetez de parti pris tout ce qui vous est raconté par les historiens romains (pour ne choisir qu'un exemple) ! et comment, sur quels documents, par quelle autorité, ont-ils écrit? je me sers de l'énumération des sources légitimes et véridiques citées par Tite-Live au début de son histoire (Tite-Live, l'historien par excellence, toujours prudent, sagace, et à l'abri de l'enthousiasme). Que dit-il? Il dit que lui et les grands historiens qui l'ont précédé se sont servis pour écrire leurs divers récits, des monuments suivants: « *Les annales des pontifes, les » livres sacrés, les chants religieux, les tables des cen» seurs, les lois royales, et, sous la république les plébis» cites, les sénatus-consultes, les traités de peuple à » peuple, les tables triomphales, les inscriptions, les tom» beaux, les arcs de triomphe, les temples, les archives de » famille faites presque toutes avec un soin scrupuleux, le » Diarium des ancêtres, les actes civils, les archives » comparées des nations voisines.* » Titre-Live ajoute qu'il a confronté à l'exemple de ses prédécesseurs, ces documents les uns par les autres, et qu'avant d'admettre un fait douteux, il s'est livré à des investigations de toute sorte et à une minutieuse enquête. Et cependant au dix-neuvième siècle s'est levée une école arrogante qui a prétendu refaire toute l'histoire d'après le critérium que nous venons de résumer textuellement ; elle nie tout historien avant notre siècle de progrès et de lumières, parcequ'il n'avait pas inventé avec MM. Niéburrh, Beaufort et *tutti quanti*, la précieuse règle qui doit être le guide de la fine et saine critique?

N'est-ce pas cette même règle, que nous combattons d'une manière générale, qui a enfanté Renan et ses trsites partisans? Il l'a appliquée à l'histoire religieuse de l'humanité, comme on l'avait déjà appliquée dans l'histoire civile et politique des nations. « Tout ce qui » est merveilleux est impossible, dit-il, tout ce qui » implique une autre intervention que celle des hommes » de notre terre, est faux, et la critique doit en faire » justice. » Ainsi les prophéties qui prédisent trop clairement un fait accompli, ont été faites après coup et c'est ce qui en donne la date, ainsi tous les prétendus miracles doivent ou être niés, ou expliqués dans ce qu'ils peuvent avoir de vrai par la haute critique et la raison transcendante. N'est-ce pas là toute la clef du système prétentieux et étroit de Renan, qui ne peut faire illusion un seul instant sur un esprit raisonnable ?

Polybe, dit cette grande et belle parole qui devrait être prise en considération par nos altiers contemporains: « Si on mutile l'histoire, ne fût-ce qu'en une faible » partie, elle n'est plus bonne à rien. » (livre I, chapitre II).

Le Spiritisme, en ramenant la foi dans les rapports du monde visible et du monde invisible, en faisant voir que ces rapports, constituant une loi de nature, ont dû exister dans tous les temps, explique du même coup tout un ordre de faits rejetés par la critique moderne qui en avait perdu la clef ; en faisant rentrer dans l'histoire Dieu et les Esprits, notre doctrine la restitue dans son intégrité; elle ne la veut plus mutilée, mais complète avec tous ses éléments, qui, pour être insolites et étonnants au premier regard, n'en sont pas moins très-naturels.

ANDRÉ PEZZANI.

OPINION DE GEORGE SAND (1)

au sujet de la transformation religieuse qui s'opère et sur la Réincarnation

« ..... Je mentirais si je vous disais que j'ai foi aux communications des Esprits. »

Voilà ce que Mme George Sand écrivait de Nohant, le 3 janvier 1863, au directeur de *la Revue spiritualiste.*

Son opinion s'est-elle modifiée depuis cette époque ? Peut-être! Elle n'a pas écrit *le Drac* sans motifs, et certes! il en ressort, comme de tous ses écrits, un grand enseignement philosophique. Pour nous, dans cette fantaisie charmante de l'éminent écrivain, il y a une tendance très-marquée à l'acceptation de nos idées sur le monde-des Esprits. Sans doute, George Sand n'a pas dit son dernier mot là-dessus, et, tôt ou tard, elle s'en expliquera nettement. Nous attendons avec confiance, parce qu'entre les grandes âmes de ce siècle, il y a une certaine solidarité pour l'accomplissement de la tâche commune. Dans tous les cas, si l'opinion de l'auteur du *Marquis de Villemer* et de *Mademoiselle de La Quintinie* n'est pas encore formulée relativement aux manifestations médianimiques, elle éclate visiblement dans le sens Spirite au sujet de la transformation religieuse et de la Réincarnation des âmes.

Les lecteurs de *l'Avenir* pourront s'en convaincre en lisant l'extrait suivant d'un des livres les plus réussis de George Sand.

I.

L'initiateur reprit la parole après s'être retourné vers le tribunal et en avoir reçu un signe d'adhésion.

« Ecoute-moi bien, — dit-il au *néophite* (2). — Je te » parle au nom de ceux que tu vois ici rassemblés. » C'est leur esprit et pour ainsi dire leur souffle qui » m'inspire. C'est leur doctrine que je vais t'exposer. »

» Le caractère distinctif des religions de l'antiquité est d'avoir deux faces, une extérieure et publique, une interne et secrète. L'une est l'esprit, l'autre la forme ou la lettre. Derrière le symbole matériel et grossier, le sens profond, l'idée sublime. L'Egypte et l'Inde, grands types des antiques religions, mère des pures doctrines, offrent au plus haut point cette dualité d'aspect, signe nécessaire et fatal de l'enfance des sociétés, et des misères attachées au développement du génie de l'homme. Tu as appris récemment en quoi consistaient les grands mystères de Memphis et d'Eleusis, et tu sais maintenant pourquoi la science divine, politique et sociale, concentrés avec le triple pouvoir religieux, militaire et industriel dans les mains des hiérophantes, ne descendit pas jusqu'aux classes infimes de ces antiques sociétés. L'idée chrétienne, ENVELOPPÉE, dans la parole du Révélateur, de symboles plus transparents et plus purs, vint au monde pour faire descendre dans les âmes populaires la connaissance de la vérité et la lumière de la foi. Mais la théocratie, abus inévitable des religions qui se constituent dans le trouble et les périls, vint bientôt s'efforcer de voiler encore une fois le dogme, et, en le voilant, elle l'altéra. L'idolâtrie reparut avec les mystères, et, dans le pénible développement du Christianisme, on vit les hiérophantes de la Rome apostolique perdre, par un châtiment divin, la lumière divine, et retomber dans les ténèbres où ils voulaient plonger les hommes. Le développement de l'intelligence humaine s'opéra dès lors dans un sens tout contraire à la marche du passé. Le temple ne fut plus comme dans l'antiquité, le sanctuaire de la vérité. La superstition et l'ignorance, le symbole grossier, la lettre morte siégèrent sur les autels et sur les trônes. L'esprit descendit enfin dans les classes trop longtemps avilies. De pauvres moines, d'obscurs docteurs, d'humbles pénitents, vertueux apôtres du Christianisme primitif, firent de la religion secrète et persécutée l'asile de la vérité inconnue. Ils s'efforcèrent d'initier les peuples à LA RELIGION DE L'ÉGALITÉ, et, au nom de saint Jean, ils prêchèrent *un nouvel Evangile*, c'est-à-dire une interprétation plus libre, plus hardie et plus pure de la *Révélation chrétienne*. Tu sais l'histoire de leurs travaux, de leurs combats et de leurs martyres; tu sais les souffrances des peuples, leurs ardentes aspirations, leurs élans terribles, leurs déplorables affaissements, leurs réveils orageux, et, à travers tant d'efforts tour à tour effroyables et sublimes, leur héroïque persévérance à fuir les ténèbres et à trouver les voies de Dieu. *Le temps est proche où le voile du temple sera déchiré pour jamais*, et où la foule emportera d'assaut les sanctuaires de l'arche sainte. Alors les symboles disparaîtront, et les abords de la Vérité ne seront plus gardés par les dragons du despotisme religieux et monarchique. Tout homme pourra marcher dans le chemin de la lumière et se rapprocher de Dieu de toute la puissance de son âme. Nul ne dira plus à son frère: « Ignore et abaisse-toi. Ferme les yeux et reçois le joug. » Tout homme pourra, au contraire, demander à son semblable le secours de son œil, de son cœur et de son bras pour pénétrer dans les arcanes de la science sacrée. Mais ce temps n'est pas encore venu, et nous n'en saluons aujourd'hui que l'aube tremblante à l'horizon. Le temps de la religion secrète dure toujours, la tâche du mystère n'est pas accomplie. Nous voici encore enfermés dans le Temple, occupés à forger des armes pour écarter les ennemis qui s'interposent entre les peuples et nous, et forcés de tenir encore nos portes fermées et nos paroles secrètes pour qu'on ne vienne pas arracher de nos mains l'Arche sainte, sauvée avec tant de peine et réservée à la communauté des hommes.

» Te voilà donc accueilli dans le Nouveau Temple: mais ce Temple est encore une forteresse qui tient depuis des siècles pour la liberté, sans pouvoir la conquérir. La guerre est autour de nous. Nous voulons être des libérateurs, nous ne sommes encore que des combattants. Tu viens ici pour recevoir la communion fraternelle, l'étendart du salut, le signe de la liberté, et pour périr peut-être sur la brèche au milieu de nous. Voilà la destinée que tu as acceptée; tu succomberas peut-être sans avoir vu flotter sur ta tête le gage de la victoire. C'est encore au nom de saint Jean que nous appelons les hommes à la croisade. C'est encore un

(1) Extrait des œuvres de George Sand.

(2) Porporina.

symbole que nous invoquons; nous sommes les héritiers des johannites d'autrefois, les continuateurs ignorés de Wickleff, de Jean Huss et de Luther; nous voulons, comme ils le voulaient, affranchir le genre humain; mais, comme eux, nous marchons peut-être au supplice.

» Cependant le combat a changé de terrain, et les armes de nature. Nous bravons encore la rigueur ombrageuse des lois, nous nous exposons encore à la proscription, à la misère, à la captivité, à la mort, car les moyens de la tyrannie sont toujours les mêmes: mais nos moyens à nous, ne sont plus l'appel à la révolte matérielle, et la prédication sanglante de la croix et du glaive. Notre guerre est tout intellectuelle, comme notre mission. Nous nous adressons à l'esprit. Nous agissons par l'esprit. Ce n'est pas à main armée que nous pouvons renverser des gouvernements, aujourd'hui organisés et appuyés sur tous les moyens de la force brutale. Nous leur faisons une guerre plus lente, plus sourde et plus profonde; nous les attaquons au cœur. Nous ébranlons leur base en détruisant la foi aveugle et le respect idolâtrique qu'ils cherchent à inspirer. Nous faisons pénétrer partout, et jusque dans les cours, et même jusque dans l'esprit troublé et fasciné des princes et des rois, ce que personne n'ose déjà plus appeler le poison de la philosophie; nous détruisons tous les prestiges; nous lançons, du haut de notre forteresse, tous les boulets rouges de l'ardente vérité et de l'implacable raison sur les autels et sur les trônes. Nous vaincrons, n'en doute pas. Dans combien d'années, dans combien de jours? Nous l'ignorons. Mais notre entreprise date de si loin, elle a été conduite avec tant de foi, étouffée avec si peu de succès, reprise avec tant d'ardeur, poursuivie avec tant de passion, qu'elle ne peut pas échouer; elle est devenue immortelle de sa nature comme les biens immortels dont elle a résolu la conquête. Nos ancêtres l'ont commencée, et chaque génération a rêvé de la finir. Si nous ne l'espérions pas un peu aussi nous-mêmes, peut-être notre zèle serait-il moins fervent et moins efficace; mais si l'esprit de doute, qui domine le monde à cette heure, venait à nous prouver, par ses froids calculs et ses raisonnements accablants, que nous poursuivons un rêve, réalisable seulement dans plusieurs siècles, notre conviction dans la sainteté de notre cause n'en serait point ébranlée; et pour travailler avec un peu plus d'efforts et de douleur, nous n'en travaillerons pas moins pour les hommes de l'avenir. C'est qu'il y a entre nous et les hommes du passé, et les générations à naître, un lien religieux si étroit et si ferme, que nous avons presque étouffé en nous le côté égoïste et personnel de l'individualité humaine. C'est ce que le vulgaire ne saurait comprendre, et pourtant il y a dans l'orgueil de la noblesse quelque chose qui ressemble à notre religieux enthousiasme héréditaire. Chez les grands, on fait beaucoup de sacrifices à la gloire, afin d'être digne de ses aïeux, et de léguer beaucoup d'honneur à sa postérité. Chez nous autres, architectes du Temple de la Vérité, on fait beaucoup de sacrifices à la vertu, afin de continuer l'édifice des maîtres et de former de laborieux apprentis. Nous vivons par l'esprit et par le cœur dans le passé, dans l'avenir et dans le présent tout à la fois. Nos prédécesseurs et nos successeurs sont aussi bien *nous* que nous-mêmes. Nous croyons à la transmission de la vie, des sentiments, des généreux instincts dans les âmes, comme les patriciens croient à celle d'une excellence de race dans leurs veines. Nous allons plus loin encore; nous croyons à la transmission de la vie, de l'individualité, de l'âme, et de la personne humaine. NOUS NOUS SENTONS FATALEMENT ET PROVIDENTIELLEMENT APPELÉS A CONTINUER L'ŒUVRE QUE NOUS AVONS RÊVÉE, TOUJOURS POURSUIVIE ET AVANCÉE DE SIÈCLE EN SIÈCLE. Parmi nous il en en est même quelques-uns qui ont poussé la contemplation du passé et de l'avenir au point de perdre presque la notion du présent; c'est la fièvre sublime, c'est l'extase de nos croyants et de nos saints: car nous avons nos saints, nos prophètes, peut-être nos exaltés et nos visionnaires; mais quelque soit l'égarement ou la sublimité de leurs transports, nous respectons leur inspiration, et parmi nous, Albert, l'extatique et le *voyant* n'a trouvé que des frères pleins de sympathie pour ses douleurs et d'admiration pour ses enthousiasmes.

» Nous avons foi aussi à la conviction du comte de Saint-Germain, réputé imposteur ou aliéné dans le monde. Quoique ses réminiscences d'un passé inaccessible à la mémoire humaine aient un caractère plus calme, plus précis et plus inconcevable encore que les extases d'Albert, elles ont aussi un caractère de bonne foi et une lucidité dont il nous est impossible de nous railler. Nous comptons parmi nous beaucoup d'autres exaltés, des mystiques, des poëtes, des hommes du peuple, des philosophes, des artistes, d'ardents sectaires groupés sous les bannières de divers chefs; des boehmistes, des théosophes, des moraves, des hernuters, des quakers, même des panthéistes, des *pythagoriciens*, des xérophagistes, des *illuminés*, des *johannistes*, des templiers, des *millénaires*, des joachimistes, etc. Toutes ces sectes anciennes pour n'avoir plus le développement qu'elles eurent au moment de leur éclosion, n'en sont pas moins existantes et même assez peu modifiées. Le propre de notre époque est de reproduire à la fois toutes les formes que le génie novateur ou réformateur a données tour à tour dans les siècles passés à la pensée religieuse et philosophique. Nous recrutons donc nos adeptes dans ces divers groupes sans exiger une identité de préceptes absolue, et impossible dans le temps où nous vivons. Il nous suffit de trouver en eux l'ardeur de la destruction pour les appeler dans nos rangs: toute notre science organisatrice consiste à ne choisir les *constructeurs* que parmi les esprits supérieurs aux disputes d'école, chez qui la passion de la vérité, la soif de la justice et l'instinct du beau moral l'emportent sur les habitudes de famille et les rivalités de secte.

» Il n'est d'ailleurs pas si difficile qu'on le croit de faire travailler de concert des éléments très-dissemblables; ces dissemblances sont plus apparentes que réelles. Au fond, tout ces hérétiques (c'est avec respect que j'emploie ce mot), sont d'accord sur le point principal, celui de détruire la tyrannie intellectuelle et matérielle, ou tout au moins de protester contre. Les antagonismes qui ont retardé jusqu'ici la fusion de toutes ces généreuses et utiles résistances viennent de l'amour-propre et de la jalousie, vices inhérents à la condition humaine, contre-poids fatal et inévitable de tout progrès dans l'humanité. — En ménageant ces susceptibilités, en permettant à chaque communion de garder ses maîtres, ses institutions et ses rites, on peut constituer sinon une société, du moins une armée, et, je te l'ai dit, nous ne sommes encore qu'une armée marchant à la conquête d'une terre promise, d'une société idéale. Au point où en est encore la nature humaine, il y a tant de nuances de caractères chez les individus, tant de degrés différents dans la conception du vrai, tant d'aspects variés, ingénieuses manifestations de la riche nature qui créa le génie humain, qu'il est absolument nécessaire de laisser à chacun les conditions de sa vie morale et les éléments de sa force d'action.

» Notre œuvre est grande, notre tâche est immense. Nous ne voulons pas fonder seulement une empire universel sur un ordre nouveau et sur des bases équitables; C'EST UNE RELIGION que nous voulons reconstituer. Nous sentons bien d'ailleurs que l'un est impossible sans l'autre. Aussi avons-nous deux modes d'action. Un, tout matériel, pour miner et faire crouler l'ancien monde par la critique, par l'examen, par la raillerie même, par le voltairianisme et tout ce qui s'y rattache; le redoutable concours de toutes les volontés hardies et de toutes les passions fortes précipite notre marche dans ce sens-là. Notre mode d'action est tout spirituel: IL S'AGIT D'ÉDIFIER LA RELIGION DE L'AVENIR. L'élite des intelligences et des vertus nous assiste dans ce labeur incessant de notre pensée. L'œuvre des invisibles est un concile que la persécution du monde officiel empêche de se réunir publiquement, mais qui délibère sans relâche et qui travaille sous la même inspiration de tous les points du monde civilisé. Des communications mystérieuses apportent le grain dans l'aire à mesure qu'il mûrit, et le sèment dans le champ de l'humanité à mesure que nous le détachons de l'épi. C'est à ce dernier travail que tu peux t'associer; nous te dirons comment, quand tu t'auras accepté. »

Voilà comment s'exprime George Sand: — Le spiritisme n'a presque rien à changer à ces formules; il ouvre ses bras à tous les rites, à tous les cultes, à toutes les croyances égalitaires. Il veut que chacun concoure à l'œuvre commune et bénéficie des travaux de chacun. Le mot tolérance brille sur son étendard, à côté du mot charité; car il proclame plus haut que toutes les autres philosophies, la fraternité universelle des hommes, en élaguant du code religieux, cette loi de la séparation éternelle des âmes, jadis formulée dans le Tartare du paganisme, et plus tard dans l'enfer des chrétiens.

Quant à l'œuvre des véritables invisibles, c'est par le Spiritisme seul qu'elle peut et doit s'accomplir.

ALIS D'AMBEL.

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

Unité de la foi.

MÉDIUM: Mme Costel.

L'idée spiritualiste se dégage de toutes les religions, et survit à leur décadence; le progrès du temps dématérialise la foi, et rend inutile le spectacle des pompes catholiques, derniers vestiges païens, légués par les dieux de l'Olympe à l'humble christianisme. La foi spiritualisée n'a aucun besoin de signes représentatifs; elle porte en elle le culte du vrai, et répudie les vaines cérémonies, qui distraient les yeux sans intéresser la pensée.

La religion matérialisée est à la foi spiritualiste ce qu'est l'instinct à l'intelligence, un rudiment, et un point de départ. La foi est l'affirmation intime de l'existence d'un principe créateur, qui vivifie le passé, console le présent, et prouve l'avenir. Cette foi a été symbolisée par toutes les époques selon leur degré d'avancement, et le progrès des siècles se manifeste par la destruction successive des mystères et des rites qui dénaturent *la divine unité*.

La foi et l'amour sont les degrés les plus avancés de la spiritualité humaine, mais ils sont personnels au plus haut point, puisqu'ils représentent la valeur acquise par l'Esprit incarné, qui ne peut désigner aucun mendataire, pour croire, prier, et aimer à sa place.

La *Trinité*, ou dogme symbolique de l'*unité* créatrice, a resplendi au-dessus de la foule des dieux inférieurs, qui encombraient le culte. Mais la religion spiritualiste, fille des religions matérialisées ne triomphe pas encore. Jésus a vaincu le règne de Satan qui opposait un dualisme redoutable à Dieu le père; il faut aujourd'hui que la mère du Sublime Envoyé descende des autels où l'a placée une puérile dévotion; le dogme d'une naissance miraculeuse, et d'une Vierge mère, disparaîtra avec les rites enfantins qui ne portent plus en eux, ni la force de l'enseignement, ni la consolation de l'amour.

Les communications médianimiques familiarisent les hommes avec les envoyés de Dieu. Elles font considérer leur mission comme une récompense accordée au travail progressif des réincarnations, les Esprits ne sont plus marqués d'aucun signe exceptionnel et divin, leur origine est semblable à celle de tous les êtres, et ils ne participent en rien au pouvoir créateur, le seul qui désigne Dieu.

Les idées spiritualistes rendent la foi compréhensible à la raison, elles détruisent les faux autels, et feront accomplir à l'humanité corporelle les progrès qui la délivreront de la pesanteur de la chair. Ce ne sont pas là de vaines utopies, mais des certitudes qui empruntent au présent les gages de l'avenir.

Les formules sociales et religieuses ont besoin d'être simplifiées; toutes les enfances sont entourées d'entraves et de restrictions. La terre mûrit, et ses habitants se trouvent à l'étroit dans les religions vieillies, cercle de fer, qu'on ne peut élargir qu'en le brisant. La spiritualité est le dogme de l'avenir. Croire en un Dieu unique, s'élever vers lui sans intermédiaires, vaincre l'opacité de la chair, pour être en rapport constant avec le monde similaire qui flotte autour du vôtre, découvrir les lois physiques qui produisent les phénomènes tangibles et magnétiques; enfin, triompher de l'inconnu, de l'espace et de la mort, telle est votre glorieuse destinée, tel est le but de la révélation spirite et la récompense accordée à notre mission.

LAZARE.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.